

Conférence en hommage à Jean Oury (1924-2014)

Par Pierre Delion

Lille, le 15 Septembre 2014

Pierre Delion : Je remercie l'association culturelle représentée par Paola Brice, sa présidente, de bien vouloir m'accueillir pour prononcer cette conférence sur Jean Oury, sa vie, son œuvre. Il m'a aidé à devenir ce que je suis, et je suis sûr que c'est le cas de nombreux soignants de psychiatrie. Il est décédé le 15 mai dernier à l'âge de quatre vingt dix ans, vers onze heures du soir à La Borde, -vous voyez quelle élégance le caractérise, un de ses grands succès comme auteur, comme écrivain a été *Onze heures du soir à La Borde*¹,-. Je tenais absolument à faire une soirée consacrée à sa mémoire, étant bien entendu que, évidemment, il faudrait des dizaines de soirées pour suffire à la mémoire d'un tel personnage. Ceux qui l'ont connu savent que c'est un géant de la psychiatrie qui vient de disparaître, je dis bien de la psychiatrie, puisque Buzaré avait repris en guise de titre de son livre, l'aphorisme de Oury : « la psychothérapie institutionnelle, c'est la psychiatrie² ». Pour lui, psychanalyse, psychothérapie institutionnelle et psychiatrie étaient les aspects complémentaires d'une même approche du malade mental, consubstantiellement liées les uns aux autres. Bien sûr il n'était pas question pour lui de mélanger ces champs spécifiques dans une confusion généralisée, mais bien au contraire de les mettre au service d'une pensée et d'une pratique visant à accueillir les patients avec la plus grande singularité.

Son message est d'autant plus important actuellement que la psychiatrie est en train de changer profondément, et que peut-être la manière dont il a réussi à en visiter la pratique et la réflexion, de façon à la fois si intelligente et si humaine, risque de disparaître d'un souffle, si on ne se pose pas la question, non pas celle de comment conserver son héritage, mais celle de cultiver dans nos pratiques, de façon efficace, les différents concepts qu'il nous a transmis. J'utilise ce mot « efficace » parce qu'il l'aimait beaucoup, mais pas dans le sens que lui attribuent les technocrates d'aujourd'hui, plutôt au sens de Lévi Strauss, du structuralisme, de l'efficacité symbolique, choses auxquelles il tenait beaucoup, sans jamais les fétichiser.

Qu'est-ce que je fous là ?

Une question revient sans cesse lorsque l'on évoque sa présence, son fameux « qu'est-ce que je fous là ? » ; c'était vraiment une de ses grandes questions, qui nécessitait, disait-il, une « réduction phénoménologique absolue ». C'est une question qui n'a l'air de rien, -beaucoup trouvaient que ça ne faisait pas sérieux-, mais elle déclenche pourtant une avalanche de concepts qu'elle surdétermine... Ce concept formidable, le « qu'est-ce que je fous là ? » questionne à la fois l'éthique et l'épistémologie. L'éthique parce que, dès l'instant où l'on arrête de se poser cette question, on se retrouve embarqué dans une entropie qui nous habite tous, qui peut nous amener à choisir la facilité, la lâcheté, l'évitement de la castration, alors que la relation avec un patient nous oblige, au sens de « noblesse oblige ». Il lui arrivait de prononcer cette formule dans des cénacles importants, une fois à la Sorbonne, une autre à Sainte-Anne, et dans différents endroits, invité par des pontes qui faisaient un peu de violon pour le présenter... il répondait comme une sorte d'entrée en matière redéfinissant le niveau auquel il

¹ Oury, J., *Onze heures du soir à la Borde*, Galilée, 1980.

² Buzaré, A., *La psychothérapie institutionnelle, c'est la psychiatrie*, Champs social, Nîmes, 2003.

souhaitait se situer : « mais qu'est-ce que je fous là ?, pourquoi m'avez vous invité ? ». Il prenait ainsi une position éthique, parfois un peu surprenante pour un type qui avait une telle aura, un tel prestige, une telle notoriété, et finalement une telle présence. Cette question éthique, « qu'est-ce que je fous là ? », impliquait des conséquences logiques : à quoi je sers ?, à qui je sers ?, qui puis-je servir ?, comment puis-je servir ? avec un sens traversant le mot « servir » au plus près de « service public »... Nous étions très intéressés par cette question, et quand quelqu'un tentait de le provoquer en lui disant que le service public est opposé au privé, il répondait : qu'est-ce que c'est que ces histoires invraisemblables ?, ça n'est pas parce qu'on est dans le public qu'on a une position éthique et inversement, ça n'est pas parce qu'on travaille dans le privé qu'on ne l'aurait pas... ». Je me souviens qu'au congrès des psychiatres du public à Strasbourg, en 1982, il était chargé du rapport sur « la psychose », sur la manière de la prendre en charge à partir de son expérience de psychothérapie institutionnelle, et Jean Ayme alors président du syndicat des psychiatres des hôpitaux, lui rendit un sacré hommage : « Je vous présente Jean Oury, le plus public des psychiatres privés ». Jean Oury avait beaucoup apprécié cette manière d'être présenté, parce qu'il disait souvent « la clinique de La Borde c'est un secteur ». Mais en même temps que cette question pose les bases éthiques de l'exercice de la psychiatrie, il y avait toujours chez lui une position épistémologique : dans quel champ me situer et comment dans ce champ-là va-t-on pouvoir réfléchir ensemble non seulement avec les données immédiates de la conscience, comme l'aurait dit Bergson, mais aussi les données de la science, celles de la phénoménologie, de la psychanalyse, de l'anthropologie, etc... Comment être là *au service de*, mais sans s'embarquer dans des histoires d'idéologies, - ce qu'il n'aimait pas beaucoup-, c'est-à-dire en restant sur son terrain, les pieds dans la glèbe, et sans oublier le regard dans les étoiles. Et sur ce terrain, ce qu'on va réaliser sur les plans éthique et épistémologique va changer quelque chose dans la trajectoire des patients dont il est question. Je trouve très précieux d'avoir rencontré des gens qui ont eu cette expérience : changer quelque chose à la trajectoire des patients qui en ont besoin. Quand on réfléchit bien à ce qui se passe ces temps-ci, est-ce que ce qu'on fait dans notre travail change vraiment quelque chose à la trajectoire des gens qui viennent nous voir ? Il reprenait souvent la distinction faite par Lacan à partir de Platon entre Tutchè et Automaton, entre la rencontre accueillante et le croisement automatique, voire automatisé, pour mieux insister sur l'importance de la fonction d'accueil dans la rencontre avec les patients, rencontre qui ne peut jamais être protocolisée, sous peine d'une perte d'authenticité et d'efficacité symbolique. Par exemple, une psychiatrie qui consisterait à uniformiser les symptômes de façon à les punaiser dans les cases d'un système international type DSM, de façon à ouvrir le tiroir du pharmacien qui correspond automatiquement à ce qui va éradiquer ce symptôme, serait-elle une bonne psychiatrie au sens de Jean Oury ? Je ne suis pas contre les médicaments, -et lui ne l'était absolument pas-, mais cela ne suffit pas, et de loin, à régler la complexité de la souffrance psychique voire de la maladie mentale. Il y a bien longtemps dans un article sur « le temps dans la psychose », il évoquait une atmosphère autour du point gris, allusion à Paul Klee, en opposition avec un certain matin brun, faisant l'éloge de ceux qui peuvent dire non parce qu'ils ont un point d'appui interne qui tient le coup... Oury avait parfois un côté un peu dur, notamment pour ceux qui avaient tendance à la compromission, et là il rappelait des choses essentielles à la psychiatrie sur la nécessité de la réflexion psychopathologique sans cesse recréée pour chaque patient, mais à la condition qu'on foute la paix aux psychiatres et à leurs équipes. Il n'était pas contre le système des classifications internationales ; il n'était pas contre le DSM en soi, mais il disait que c'était de la connerie pour la compréhension profonde de la psychiatrie, ce qui n'est pas du tout pareil. Donc cette position d'Oury, le fameux « qu'est-ce que je fous là ? », position à la fois éthique et épistémologique, je crois que c'est tout à fait essentiel dans sa philosophie du soin.

Quelques rencontres

Mais en même temps, en racontant ça sur Oury, que je connais quand même depuis quarante ans maintenant, il y a quelque chose qui m'apparaît très clairement, c'est que s'il était là au premier rang, entre Jean Cooren et Roger Fleuret, il m'aurait déjà interrompu, parce que, pour lui, faire un éloge de qui que ce soit, n'avait pas tellement de sens. Dont acte.

Je vais toutefois essayer de vous dire simplement comment j'ai rencontré Oury et, à partir de nos échanges, comment j'ai compris les rencontres qu'il a faites. Je ne vais pas pouvoir tellement évoquer son frère Fernand Oury (1920-1998), parce que je ne peux pas parler de tout ce soir. Mais Fernand Oury a été un génial inventeur pédagogique, il a transcendé la méthode Freinet pour en faire « une pédagogie institutionnelle »... Il a co-écrit avec Aïda Vasquez un livre, « Vers une pédagogie institutionnelle³ », dont Françoise Dolto avait rédigé la préface, et dont Lacan avait dit, après lecture du manuscrit : « j'ai rarement été aussi bien compris ». Fernand Oury, qui était un ami, fait partie avec d'autres, de la constellation familiale de Jean Oury, et je pense que des histoires à venir nous éclaireront sur l'importance que l'enfance et le compagnonnage de toute une vie a eu pour ces personnages qui sont maintenant dans l'histoire.

Ce qui me paraît intéressant de rappeler, c'est le fait que vers 1947, Oury, alors qu'il a vingt trois ans et étudiant en médecine, est en train de se poser des questions existentielles telles qu'il savait se les poser, non pas déjà « qu'est-ce que je fous là ? », mais « qu'est-ce que je vais faire maintenant ? »... Depuis un moment, en même temps qu'il fait médecine, il est inscrit en licence de sciences, et travaille dans un laboratoire de recherche à Pasteur. Il est très intéressé par toutes ces questions de recherches et se demande s'il doit continuer médecine. Il va voir Ajuriaguerra et lui pose la question : « qu'est-ce que tu crois que je dois faire ? Est-ce qu'il faut que je m'embarque dans la recherche scientifique classique... et je fais l'Institut Pasteur... ou bien est-ce que je continue à faire médecine ? ». Je note que, à peu près à la même époque, alors qu'il apprend le piano, il se pose aussi la question de savoir s'il se lance dans la direction d'orchestre ! Il y a des gens qui ont du talent, non ?

Ajuriaguerra (1911-1993), ce personnage formidable qui va participer à la création de la pédopsychiatrie, est encore en France, avant de partir à Genève où il mènera une carrière professionnelle considérable, aimait beaucoup Jean Oury, et Jean Oury le lui rendait bien. Oury sera très sensible à la réponse de Ajuriaguerra : « je ne peux pas te dire ce que tu dois choisir, mais si tu finis médecine, tu pourras évidemment faire de la science tandis que si tu fais de la science dès maintenant, ça sera beaucoup plus difficile de faire de la médecine... ». Et il ajoute : « tu devrais venir écouter cette année (1947) un cycle de conférences qui a lieu à Normale supérieure dans lequel il y a un certain nombre de gens qui parlent de la médecine qui vont t'intéresser, ça pourrait t'aider à répondre à la question que tu te poses. » Oury va écouter ce cycle de conférences conseillé par Ajuriaguerra, et éclairé par les conférenciers, choisit de continuer médecine tout en finissant sa licence de sciences. Mais qui sont ces personnages qui vont avoir une telle influence sur Oury ? Outre Ajuriaguerra qu'il a déjà entendu, il rencontre Lacan qu'il entend pour la première fois, et un autre psychiatre, Tosquelles, qu'il entend également pour la première fois. A partir de ce moment-là, sa vie en tant qu'étudiant en médecine va vraiment changer. Lacan, d'abord, avec lequel il entreprendra une analyse après son initiation à Saint Alban, et puis Tosquelles par lequel il est sidéré, non pas qu'il comprenne grand chose à ce qu'il dit, il l'appellera « monsieur hum » parce qu'il dit « hum » tous les trois mots, mais plutôt parce que Tosquelles est encore en train d'apprendre

³ Oury, F., Vasquez, A., *Vers une pédagogie institutionnelle*, préface de Dolto, F., Maspéro, Paris, 1967.

le français, -je tiens à dire pour ceux qui n'ont pas eu la chance de le rencontrer, que jusqu'à sa mort, le 25 septembre 1994, Tosquelles a continué à apprendre le français, c'est à dire à le parler très mal-. Mais Oury avait compris que ce personnage était quelqu'un d'exceptionnel. Si bien que lorsqu'Ajuriaguerra lui apprend que deux stages d'interne sont libres chez Tosquelles, il décide avec son copain Robert Millon de partir à Saint-Alban en septembre 1947. Et c'est comme ça, dit-il, qu'il a vraiment commencé à faire de la psychiatrie... Et commencer à faire de la psychiatrie avec Tosquelles, je peux vous dire que ça décoiffe, surtout en 1947 !. Moi qui ai rencontré Tosquelles dans les années 1979, j'ai aussi été faire un stage chez lui, pas aussi long que Oury qui y est resté deux ans et demi, mais quelques semaines... Quand je suis arrivé le premier matin chez Tosquelles à la Candélie, pour faire un stage chez lui sur la recommandation d'Oury, je me présente : « Je viens faire un stage pour apprendre l'institutionnel, je suis encore psychiatre en formation... et je souhaite apprendre l'institutionnel », mais j'ai rapidement compris que c'était une maladie infantile de vouloir « apprendre l'institutionnel » !. Tosquelles me dit : « C'est toi Delionne (sic), oui, j'aurais dû te dire de pas venir, mon service est oune merde ». Vous voyez le topo, j'avais fait cinq cent bornes... j'étais là le lundi matin, j'avais payé un hôtel avec mon salaire d'interne, pour être en forme le matin pour me présenter à Tosquelles, et voilà comment il m'accueille, c'était génial !, non ? Mais je ne me dégonfle pas, je lui dis : « qu'est-ce que je fais ?, je reste, ou je m'en vais ? ». Et là, il me dit quelque chose qui va me transformer de fond en comble : « oh, hum, tou es là, tou restes » ; bon, sympa déjà, et j'insiste : « alors est-ce que je vais pouvoir venir dans le service, vous allez m'apprendre comment animer les réunions, tout ça, j'attends beaucoup de ce stage ». Aussi sec, il me répond : « C'est des conneries les réunions dans ce service, dou temps perdou, tu vas venir avec moi dans mon bouro faire les consultations ». Et là, j'ai participé pendant quelques semaines aux consultations de Tosquelles. Donc je me représente très bien comment Oury, beaucoup plus intelligent que moi, a pu tout de suite rentrer en contact avec Tosquelles et profiter de sa formation d'interne à Saint-Alban. Evidemment, Saint-Alban en 1947, ce n'était pas la Candélie de 1979, c'était beaucoup mieux, il y avait des vraies choses à changer, et Tosquelles qui y était arrivé en janvier 1940 en avait déjà changé beaucoup... J'en profite pour rapporter un petit point historique qui explique pourquoi Tosquelles a été nommé à La Candélie en 1979. Quand Franco est mort, il retravaillait déjà beaucoup avec les catalans, pour conduire des supervisions, à l'aide de tout un système de cassettes enregistrées... un truc génial, il s'est dit qu'il allait enfin pouvoir retourner en Espagne, reprendre le travail interrompu en 1937-38. Mais le ministre de l'intérieur, ancien ministre de la santé, pour les plus anciens vous vous rappelez, c'était un type pas très sympathique, Michel Poniatowski, qui a d'ailleurs signé la circulaire de 74 sur la psychiatrie, ce n'est pas le pire de ce qu'il a fait, avait entendu dire que Tosquelles souhaitait se rapprocher de l'Espagne, en choisissant un service à Thuir, pas très loin d'Elne, là où va avoir lieu dans quinze jours la réunion organisée par Michel Balat autour des vingt ans de la mort de Tosquelles. Thuir, c'est l'hôpital psychiatrique des Pyrénées-Orientales, et Poniatowski était intervenu personnellement pour que Tosquelles n'y soit pas nommé, pour ne pas avoir d'emmerdements avec l'Espagne qui venait de changer de régime. Et donc Tosquelles a été nommé à la Candélie, près d'Agen, l'endroit le plus près où il pouvait être nommé sans risques par rapport à l'Espagne. Donc en 1947 Oury rencontre Tosquelles et un certain nombre de personnes avec lesquelles il va apprendre le métier de psychiatre. Les souvenirs d'Oury sur ces moments sont très émouvants et aussi très utiles pour comprendre comment le lien s'est tissé entre lui et Tosquelles de façon indélébile...profonde ! En 49, il a passé pas mal de temps avec Tosquelles, de façon intensive, et il vient faire un remplacement en Sologne là où Tosquelles devait prendre un poste parce qu'il ne savait pas s'il allait pouvoir rester dans le public, en raison de calomnies portant sur son passé de « rouge » peu recommandable. Comme le dit son fils Jacques Tosquellas, son père cumulait les vices constitutionnels : psychiatre, catalan,

marxiste⁴ !!! En fait, avant d'y aller lui-même, Tosquelles a envoyé Oury pour vérifier que ce remplacement était acceptable. C'est comme ça qu'Oury est venu en Sologne, et est resté quelques années (1949-1953) dans la clinique de Saumery comme psychiatre. Oury avait décidé de ne pas rester dans le service public, il avait vu ce qui s'y passait avec Tosquelles, et il est venu en Sologne. Mais Oury était très exigeant pour la qualité de l'hébergement et des soins des patients, ce qui a évidemment beaucoup changé pour le propriétaire qui se faisait surtout du blé avec sa clinique. Oury demandait des améliorations pour les patients. Mais pour un propriétaire capitaliste typique, demander des améliorations pour les malades mentaux apparaissait comme déplacé. Alors Oury lui a dit : « Je vois bien que vous ne répondez pas à mes courriers, d'accord ; je vous en envoie un dernier en recommandé, et si à telle date, vous n'avez pas fait les réparations et accepté les aménagements qui s'imposent, je quitte la clinique ». Le proprio s'est dit : « qu'est-ce qu'il va faire d'autre ? C'est du chantage », et il n'a pas fait les réparations. Oury, après avoir averti le conseil de l'Ordre, a fermé la clinique et est parti avec les malades. Ils ont été à l'hôtel à Blois pendant quelque temps, et puis ensuite il a demandé à sa mère de lui trouver un endroit dans lequel il allait pouvoir accueillir les patients, et c'est en 1953 que la clinique de La Borde a été fondée dans ces conditions extraordinaires. Je ne connais pas beaucoup de cliniques qui ont été fondées de cette manière ! D'ailleurs la clinique de la Borde est extraordinaire ! Qui ne connaît pas la clinique de La Borde ?... j'imagine que si le nom d'Oury vous a fait venir ici, vous connaissez la clinique de La Borde... En France et ailleurs, des milliers de stagiaires sont venus du monde entier faire des stages à la clinique de La Borde, c'est un endroit extrêmement important, et j'espère que ça va le rester. J'ai confiance en Pierre Couturier et ses collègues. C'est toujours une question de savoir, quand quelqu'un a créé un tel endroit, y a vécu et travaillé pendant cinquante ans, l'a pensé avec les autres de façon aussi intense, comment va se passer la suite après sa disparition. Ce n'est pas une petite question. Il rigolait lui-même en prévoyant ces questions puisque au cours d'un séminaire où on avait parlé de ça, j'avais dit que c'était « le charisme qui faisait tenir ces trucs-là », à quoi il avait répondu : « tu ne trouves pas que le charisme c'est un peu merdique ? »... En tout cas la clinique de La Borde est un endroit où, dès 53, il a fait venir un certain nombre de gens, qui sont devenus ses collaborateurs, et ensemble, ils y ont soigné un très grand nombre de patients ; et c'est rapidement devenu une référence pour les gens présentant une pathologie grave telle qu'une schizophrénie, une psychose, une névrose grave, etc. Tout un tas de personnes atteintes de pathologies qui en général ne se contentaient pas de l'ambulatoire, sont allés se faire soigner à la Borde ; et cette manière de traiter les patients s'est imposée comme un modèle jusqu'à aujourd'hui.

Quelques personnes importantes dans cette trajectoire...

Ajuriaguerra, Tosquelles, et puis Lacan... Quand Oury est venu en Sologne, il s'est organisé pour venir passer la journée de mercredi à Paris et donc il allait en analyse chez Lacan ; ça a duré vingt et quelques années, un peu moins longtemps que Ayme qui était plus malade que lui, ils en rigolaient entre eux !, Bien sûr qu'ils n'étaient pas malades, seulement des malades névrosés, Ayme disait même des « normosés » ou des « normopathes » !. Progressivement il y a toute une kyrielle de gens qui sont venus s'agréger autour de Oury, Tosquelles, Lacan, pour constituer une sorte de constellation transférentielle, des personnes entretenant entre elles des relations transférentielles au sens large, et parmi ces personnes, un certain nombre de gens font partie d'un noyau de proches. Parmi eux, un type qui a pour moi une importance considérable, un ami pour qui j'ai une grande estime, un type trop peu connu, Horace Torrubia (1917-1999). Je vous recommande de lire « La psychothérapie institutionnelle par gros temps », qui est un recueil d'écrits d'Horace, rassemblés par Michel Balat, et paru en 2002

⁴ Tosquellas, J., *Francesc Tosquelles, ses vices constitutionnels : psychiatre, catalan, marxiste*. La boîte à outils, Institutions, 2014.

aux éditions du Champs social. Il est venu comme Tosquelles, à la fin de la guerre d'Espagne, quand les républicains ont perdu, parce que lui aussi avait lutté contre les franquistes, il s'est réfugié avec sa famille à Toulouse où il a (re)fait ses études de médecine ; devenu psychiatre, il a fait son analyse avec Tosquelles, alors qu'il était médecin chef à Aurillac. Il est venu à Saint-Alban pendant très longtemps, passer un certain nombre d'heures avec Tosquelles pour faire une analyse et aussi discuter de psychiatrie. Horace Torrubia avait lui aussi une d'éthique et une position épistémologique impeccables... Il était capable de remettre en cause n'importe quel problème qui se posait dans un service, dans une équipe, avec des patients, avec des collègues, même après être parvenus ensemble à une synthèse acceptable : « alors, on a bien réfléchi, on pense que c'est comme ci, ou comme ça... bon d'accord », puis il disait avec son air malicieux, « et si c'était pas ça ! ». Donc on voit bien que ce type-là était toujours en train de remettre en cause les évidences ; il utilisait son « et si c'était pas ça ? » comme Oury son « qu'est-ce que je fous là ? », et cela avait aussi des visées épistémologiques concrètes : si tout ce qu'on raconte là, c'était tout à fait autre chose... quand il était en forme, ce qui arrivait de temps en temps, il pouvait construire pour le groupe assommé par son « et si c'était pas ça ? », une autre hypothèse, vous savez un peu comme dans le roman de Umberto Eco, *Le pendule de Foucault*, où le type se creuse les méninges pendant vingt cinq chapitres sur l'étude ésotérique de tout un tas d'événements incroyables entourant la question du pendule de Foucault, puis à un moment, sa femme, qui en a ras le bol de ces conneries, lui dit : « écoute, ça fait vingt ans que je supporte tout ce que tu m'as raconté sans jamais te répondre, parce que, en plus, tu me le dis sans attendre de réponse de moi, eh bien moi, je vais te dire ce que ça pourrait être », et elle reprend tous les éléments qu'il a développés dans les vingt cinq chapitres précédents en faisant une toute autre théorie, avec les même éléments ; eh bien, Horace Torrubia c'est un peu ça, c'est la femme d'Eco !! Et pour dire à quel point ce type était formidable, lorsqu'il a été nommé dans son service à Fleury les Aubrais, le staff lui faisait visiter son nouveau service et lui présentait les malades. Une malade délirante lui flanque une claque magistrale. Le staff l'attrape, s'apprête à l'injecter, à l'attacher pour se faire pardonner l'affront fait au nouveau médecin-chef, et lui de calmer tout ce branle bas de combat et de s'adresser directement à la patiente : « Il me semble que vous avez quelque chose à me dire. Je vous attends dans mon bureau à telle heure ». Chapeau bas ! En tout cas, quand ils se sont rencontrés ces deux là, Oury et Torrubia, c'était vraiment tout à fait incroyable ; il se trouve que j'ai eu la chance de bénéficier d'un certain nombre de voyages avec Oury et Torrubia pour aller à Reus passer la semaine sainte en Catalogne avec Tosquelles et quelques autres ; on passait dix heures de bagnole ensemble, il fallait voir le dialogue entre eux, vraiment je pense que même les surréalistes auraient accepté que ça fasse partie de leur saga, et quelque fois, en plus, pour corser le problème, dans la voiture il y avait aussi Jacques Schotte, alors là je ne vous raconte pas !! Donc Horace Torrubia est une personnalité importante, il a travaillé avec Gentis à Orléans ; Gentis faisait aussi partie du cercle de ses proches, il était ami avec Oury, et lui avait été analysé par Tosquelles à Saint Alban ; mais c'est un type qui dit peut-être un mot tous les trois ans, quoi ! ; donc pour la conversation, ce n'était pas vraiment formidable ; c'est lui qui a écrit un livre très célèbre « les murs de l'asile⁵ » paru chez Maspéro. Il a aussi rédigé pendant quarante ans la critique des livres dans la Quinzaine littéraire. Vous voyez ces gens-là, autour d'Oury, sont intéressants ; et puis il y avait aussi un psychiatre et psychanalyste, qui me semble assez formidable, Jacques Schotte (1928-2007), bien connu des belges mais aussi bien connu des français de la psychothérapie institutionnelle, et très réputé dans l'Ecole freudienne, comme ami critique de Lacan, un des rares qui se le permettait. Il était professeur de psychologie à la fac de Louvain, et aide-mémoire de Lacan ; Lacan doit faire une conférence le lendemain, il ne souvient plus d'une référence, il téléphone à deux

⁵ Gentis, R., *Les murs de l'asile*, Maspéro, paris, 1970.

heures du matin à Jacques Schotte pour lui demander ; et Jacques Schotte lui répond que c'est à tel endroit, chez tel philosophe. Jacques Schotte un type absolument incroyable !, qui, à mon humble avis, a refondé la psychiatrie générale de façon géniale à partir de Freud, Deese, Szondi, Maldiney, Tosquelles.... Mais malheureusement ce n'est pas cette psychiatrie-là qui a été choisie pour l'évolution actuelle, parce que je peux vous dire que le DSM n'avait absolument pas ses faveurs ! Je ne peux que vous encourager à lire par exemple le livre qu'il a écrit sur « le contact⁶ » ; ce type-là était très copain avec Oury, vraiment ils s'enrichissaient l'un l'autre ; j'ai assisté à des conversations entre eux, c'était absolument épatant ; donc Schotte a beaucoup compté, et Oury dans ses séminaires fait souvent référence aux travaux de Schotte, et notamment pour toute cette question qui concerne le contact, la séparation structurale entre la mélancolie et la dépression. Pour Schotte la dépression, pathologie du contact, n'a pas grand chose à voir avec la mélancolie, la dépression c'est vraiment une manière de traduire son humeur. Ils avaient un ami commun, Jean Gagnepain, qui a beaucoup compté pour les deux. Et puis il y a quelqu'un qui était très proche de Jean Oury, c'est Hélène Chaigneau. Hélène Chaigneau (1919-2010), c'est une psychiatre qui était non pas à l'Ecole Freudienne mais à l'école d'en face, à la SPP. Elle était médecin-chef à Maison Blanche à Paris et elle développait une psychothérapie institutionnelle tout à fait intéressante, apparemment dans une autre perspective que celle de Oury sur le plan clinique et sur le plan des dispositifs, mais quand on les entendait parler entre eux de ces éléments là, il y avait une connivence évidente... Souvent Jean Oury parlait de Chaigneau, insistait sur la manière dont il comprenait ce qu'elle appelait le processus d'institutionnalisation et l'analyse institutionnelle⁷. Attention de ne pas confondre avec la psychanalyse institutionnelle, qui est une dérive grave qui est survenue dans l'Ouest de la France, mais bien l'analyse institutionnelle, c'est-à-dire le fait de réfléchir à plusieurs sur l'établissement dans lequel on travaille, sur l'histoire que l'équipe a traversée, sur les lignes de forces qui la parcourt, sur les groupes qui la composent, bref sur où va prendre la greffe du processus d'institutionnalisation, qui lui, met en jeu un collectif⁸, au sens où Oury l'a élaboré pendant de longues années et qui se trouve rassemblé dans son séminaire qui porte ce nom. Mais si tout cela semble simple à rappeler, ce n'est pas aussi aisé de se poser des questions difficiles et de se raconter des histoires compliquées, de celles pour lesquelles on n'est pas en train de faire une présentation brillante, telles qu'on peut en voir la démonstration lors des congrès dits scientifiques : « regardez comme j'ai bien bossé avec les malades, voyez les résultats que je publie », mais au contraire, de celles dont on n'est pas fier parce qu'on n'y arrive pas ou plus : « je suis dans une merde noire parce que je ne n'arrive pas m'en sortir avec ce patient, aidez-moi, les copains », et de raconter en détail l'histoire du patient, l'analyse institutionnelle du lieu dans lequel il est soigné et le processus d'institutionnalisation qui va s'ensuivre. Oury s'est réuni de longs week-ends avec ses amis du GTPSI (groupe de travail de psychothérapie et de sociothérapie institutionnelle⁹) pendant plusieurs années, pour réfléchir sur des histoires complexes aussi bien d'éthique institutionnelle que d'histories de patients, et ensemble essayer de trouver des éléments pour penser la psychiatrie et ses changements nécessaires. Chacun revenait dans sa région, avec l'impression d'avoir participé à une rencontre sur des sujets théorico-pratiques essentiels, à un partage authentique des soucis des uns et des autres, à une aventure groupale visant à faire évoluer la psychiatrie dans le sens d'une humanisation de ses pratiques. Il disait souvent, reprenant Pindare, « Partage, notre maître à tous », et ce n'était pas une fantaisie, c'était véritablement ce que les membres de ce groupe vivaient dans les échanges théorico-cliniques qu'ils pouvaient avoir les uns avec les autres. Chaigneau a une grande importance dans cette affaire-là, et puis

⁶ Schotte, J., *Le contact*, de Boeck, Bruxelles, 1990.

⁷ Chaigneau, H., *Soigner la folie, une vie au service de la clinique*, Campagne première Paris, 2011.

⁸ Oury, *Le collectif, Séminaire de Sainte Anne*, Scarabée, Paris, 1986.

⁹ Apprill, O., *Une avant-garde psychiatrique, le moment GTPSI*, EPEL, Paris, 2013.

également des gens comme Jean Ayme qui était le président du syndicat des psychiatres des hôpitaux qui avait succédé à Henri Ey, et qui, à mon avis, a influé grandement sur le « corps » des psychiatres des hôpitaux dans sa révolution culturelle du secteur, parce que quand il a commencé c'était dans les années soixante-dix, et soixante dix c'était le moment où des textes venaient de sortir qui allaient autoriser enfin la psychiatrie de secteur. La première circulaire date du 15 mars 1960, mais il a fallu attendre les circulaires de 70, 72 et 74, pour que la mise en pratique soit enfin possible. Jean Ayme (1924-2011), psychanalyste, en analyse chez Lacan, presque jusqu'à sa mort, médecin chef à Clermont puis à Moisselles et enfin à Sainte-Anne à Paris, a eu une grande importance dans cette révolution du service public. Il a écrit un livre que je vous recommande absolument, « Chroniques de la psychiatrie publique à travers la vie d'un syndicat¹⁰ » dans lequel il raconte cette histoire de la mise en place militante du secteur, contre beaucoup de psychiatres des hôpitaux qui n'en avaient rien à foutre du secteur, et peut-être contrairement à ce qu'en pensent quelques âmes naïves dans une sorte de mythe rétrospectif de la création du secteur ; et figurez vous que Ayme se « servait », entre autres, de Oury pour penser le secteur... c'est quand même un comble ! En fait Ayme avait bien compris que la « continuité des soins » promue dans la politique de secteur n'est que la condition de possibilité de rendre opératoire le concept de transfert de Freud, et plus précisément de « transfert dissocié » d'Oury. D'ailleurs, il lui avait promis que, dès lorsqu'il serait nommé à Sainte Anne, il pourrait y faire un séminaire à l'amphi Magnan sur tous ces concepts essentiels au développement d'une psychiatrie de secteur habitée par la psychothérapie institutionnelle. Les séminaires ont commencé à Sainte-Anne en 1981, juste après la mort de Lacan (1901-1981). C'est Ayme qui a dit à Oury qu'il se devait de continuer à porter une parole sur la psychiatrie et la psychothérapie institutionnelle, dans cet endroit où Lacan avait en son temps fait aussi son séminaire. Oury ne s'est pas beaucoup fait prier, j'assistais à la discussion dans le bureau d'Ayme à Sainte Anne, parce qu'il faisait déjà des séminaires à La Borde tous les samedis depuis tellement longtemps. Mais là, il ferait son séminaire le chaque troisième mercredi du mois de septembre à juin. Pour que l'administration de Sainte-Anne autorise ce psychiatre privé à venir faire son séminaire dans l'amphi Magnan à Sainte Anne, il a fallu toute l'autorité de Ayme. Le séminaire avait lieu le soir à 21h. Mais Oury m'a demandé d'animer un groupe à Sainte Anne, avec Danièle Roulot, de 17h jusqu'à 19h, avant le séminaire, d'abord au Transit, puis chez Françoise Gorog. Ce groupe prenait la suite d'un groupe qu'Oury animait à l'École freudienne, dans lequel des équipes venaient de toute la France, avec un seul principe pour participer à ce groupe : racontez nous ce qui est difficile, et avec le groupe on va essayer de penser ça ensemble. Ya eu des équipes de beaucoup d'endroits qui sont venues : Pau, Strasbourg, Pontarlier, Nantes, Angers, Paris, la banlieue, tous les coins de la France..., je vois Isabelle Hutmann qui est là, elle est venue longtemps dans ce groupe ; Fernand Oury aussi est venu longtemps avec des pédagogues institutionnels ; et la consigne c'était : « alors racontez nous vos emmerdes », ce n'était pas « racontez nous ce qui marche bien », et les équipes racontaient leurs difficultés avec l'administration, avec leur médecin-chef, des psychiatres avec leur équipe, avec qui sais-je, des tas de situations... Oury était présent dans ce groupe là, et évidemment nous éclairait beaucoup pour comprendre, pas pour trouver des réponses, mais pour penser les situations présentées, un peu pour faire comme Bion le dit, « penser les pensées », c'était une sorte d'appareil groupal à penser les pensées. Et on en a bien besoin de ce genre de choses pour transformer les éléments mortifères qui peuplent le transfert des personnes psychotiques, de certains administratifs aussi, faut bien dire, bon, qui quelque fois confine à la psychose sur le plan du fonctionnement, et pour tout dire, de notre part psychotique à chacun de nous. Evidemment, l'ambiance de ce groupe était

¹⁰ Ayme, J. Erès, Toulouse, 1995.

parfois un peu mélancoliforme, mais ça évitait aux participants d'être mélancoliques de retour dans leurs services !

Une autre personne a beaucoup compté pour Oury, de même qu'Oury a beaucoup compté pour elle, c'est Félix. Félix Guattari était étudiant en pharmacie, sur injonction de ses parents ; puis il parvient à s'inscrire en philosophie, il rencontre Lacan, fait une psychanalyse avec lui, devient psychanalyste, rencontre Deleuze, écrit avec lui, puis retrouve Oury, qu'il avait déjà connu par son frère Fernand. Oury, dès le début, est très intéressé par Félix, mais il sent que ça va être compliqué, voire conflictuel, et l'histoire a démontré que ça l'était vraiment, mais de façon grandiose ! Félix avait un rapport avec la cité tout à fait intéressant, avec la citoyenneté, toutes ces histoires philosophiques de révolutions moléculaires, de développements rhizomatiques, qui ont ensuite été développées par Deleuze et Guattari, ça fait partie du paysage ; et pourtant Oury avait accepté qu'il vienne à La Borde, tout en sachant très bien que Deleuze avait un rapport complexe à la psychanalyse, souvenez vous de l'Anti-Œdipe et de Mille et un plateaux...bon, en tout cas, vous voyez ce Guattari, c'était un sacré personnage qui reste connu internationalement dans les milieux politiques avant-gardistes ; je l'ai personnellement connu parce que quand j'ai commencé ce métier, j'étais plutôt de tendance gauchiste anti-psychiatrique, j'ai passé mon bac en 68, d'ailleurs je n'ai encore jamais rencontré quelqu'un qui a été collé à son bac en 68 !, et donc, quelques années après, quand j'ai commencé psychiatrie j'avais une sorte de nostalgie post-soixante-huitarde, et évidemment je me suis un peu engouffré dans cette affaire là, et Félix Guattari incarnait un peu cette tendance ; j'allais le voir à Paris, rue de Condé, il réunissait différents personnages, je me souviens d'y avoir vu des gens intéressants, des politiques, des juristes, des psychiatres engagés, et c'était intéressant pour moi de les voir débattre !...mais quand je me suis vraiment engagé en psychiatrie j'ai très vite arrêté la culture nostalgique post-soixante-huitarde, parce que les gens avec qui je travaillais, m'ont rapidement dit : « qu'est-ce que c'est que ces conneries ?, tu peux continuer à avoir la barbe et les cheveux longs, pas de problème, mais l'anti-psychiatrie, non mais, t'as vu un peu ! ». J'ai assez vite vu, effectivement, d'autant que grâce à ces amis... j'avais pu rencontrer Jean Oury, et avec lui, l'anti-psychiatrie ça n'a pas duré très longtemps. Mais Guattari, j'ai continué à le rencontrer à titre amical, et c'est chez lui que j'ai rencontré David Cooper à plusieurs reprises, que j'ai fait écrire dans la revue Soins infirmiers, sur la schizophrénie, faut le faire !, non ?. Mais si le réseau de Guattari était plein de gens intéressants, et bien que j'étais un très jeune psychiatre en formation, comme on disait à l'époque, j'étais très sensible au fait que ce n'était pas la même philosophie de travail que celle d'Oury, il y avait des différences assez radicales, ce n'étaient pas les mêmes projets qu'ils avaient tous les deux ; mais Oury était comme ça, il était aussi entouré de personnes qui n'étaient pas forcément d'accord avec lui. Alors quand certains disent que la Borde c'est une secte ! N'importe quoi...

Quels sont les autres gens qui ont compté pour Oury ?, la liste serait infinie, mais j'avais envie de citer deux ou trois autres personnes intéressantes : Marie-Françoise Leroux qui était psychiatre à Landerneau, une copine d'internat de Sainte Gemmes sur Loire, avec aussi Daniel Denis qui lui, est resté toute sa carrière à Angers et y a fait un service formidable, trop méconnu, ses clubs thérapeutiques sont une vraie actualisation de la psychothérapie institutionnelle ; Marie Françoise était importante pour moi, elle faisait des choses tout à fait intéressantes dans son secteur. L'équipe de Landerneau racontait des histoires absolument incroyables, et Marie-Françoise Leroux avait une place très intéressante pour Oury, il citait souvent son service quand il parlait d'une psychiatrie de secteur ayant intégré la dimension de la psychothérapie institutionnelle ; je vous conseille de lire sa thèse¹¹ sur l'installation d'un club thérapeutique à Angers, chez Colmin. Il y a un autre ami qui est à Blois, Lucien Martin, qui

¹¹ Le Roux, MF., *Actualité des clubs thérapeutiques*, Champs social, Nîmes, 2005.

avait été le professeur d'histoire des filles d'Oury, et qui avait été invité à venir à La Borde. En tant qu'historien, il s'intéressait à l'histoire de la pédagogie, c'était un copain de Gaby Cohn-Bendit, le pédagogue de Saint Nazaire, le frère de Dany, et il s'est intéressé à l'histoire de la psychiatrie. Il a fait des groupes à La Borde pendant très longtemps et il y avait une belle complicité entre Lucien Martin et Jean Oury. Il a d'ailleurs organisé à l'occasion des rendez vous de l'histoire de Blois, une réunion sur Oury le rebelle en octobre prochain...ça devrait être intéressant. Oury y avait participé lui-même il y a quelques années dans un dialogue avec Laure Murat.

Ce n'est sans doute pas par hasard que pour évoquer la mémoire d'Oury, je commence par ses amis, je pense que Jean Oury était un type qui avait un contact extrêmement aisé, il était capable d'accueillir aussi bien des névrosés que des psychotiques. Je me souviens de Colmin, chef d'un service à Sainte Gemmes sur Loire, qui présentait des troubles thymiques importants, eh bien, quand il avait besoin d'être hospitalisé, son équipe avait pris l'habitude de l'accompagner à La Borde, et puis de faire le boulot en son absence, et quand ça allait mieux, il revenait dans son service pour continuer sa tâche. Oury l'accueillait à La Borde quand il était malade, et puis quand il n'était plus malade, ça ne l'empêchait pas de réunir régulièrement les psychiatres du Centre et de l'Ouest dans le groupe de Brignac. C'est un groupe qui se réunit toujours et auquel Jean a participé depuis le début, en 1976. Oury avait une capacité en tout à fait remarquable pour fabriquer des liens entre les gens, je trouve que c'était somptueux, non pas parce qu'il était gentil, ben oui oui, je sais pas quoi, mais accueillant, c'était bien pour l'accueil du patient, qu'il soit psychiatre ou toute autre chose. Mais être gentil, ne veut pas dire l'être tout le temps, ça dépendait des modalités d'accueil à proposer. Des fois, je l'ai vu foutre un patient hors de son bureau parce qu'il pensait que par respect pour lui, disait-il, la seule solution c'était de le foutre dehors. J'en ai rencontré des gens qui ont été « victimes » de ça, traités avec respect par Oury, parce que jusqu'à présent... tout le monde leur faisait des petits sourires par devant, et leur faisait des sales coups par derrière, leur sautait dessus pour leur faire une piqûre, les attachait, tandis qu'avec Oury au moins on savait où on allait, quand on faisait un accès maniaque, quand on faisait un truc qu'était pas acceptable, eh ben, Oury le faisait savoir et modulait sa fonction d'accueil en fonction du diagnostic. Il parlait souvent du « praecox gehfüll » de Rumke, faire un diagnostic à première vue, c'était notamment à ça que ça servait ! Quand vous regardez bien, y-a-t-il beaucoup de psychiatres comme ça ? Pas énormément ! Non ? Il me semble que c'est un trait particulier de Oury. Il parlait quelque fois, à la lumière des philosophes de la *philia*, de l'importance de l'amitié, pas au sens « gnangnan » du terme. L'amitié vous savez bien que ça se voit quand on est vraiment dans la merde, est-ce que je peux vraiment compter sur ce mec ? Oui ? Alors c'est un ami. Je peux vous dire que cet ami, on pouvait compter sur lui, parce que vraiment il était là quand vous en aviez besoin, alors qu'il avait beaucoup d'autres choses à faire. Je me méfie comme de la peste des gens capables de faire des discours, même très brillants, et quand vous avez besoin d'un coup de main, vous pouvez toujours cavalier, ils sont aux abonnés absents. C'est ce que je lui ai dit quand il descendait dans sa tombe, merci d'avoir été là dans un certain nombre de circonstances. Il savait articuler la clinique et la théorie au sceau de l'authenticité, c'est pour ça que, tout à l'heure, je parlais des gens formant une constellation transférentielle autour de lui, il me semble que c'est quelque chose de cet ordre-là.

Et puis je voulais évoquer deux amis qui sont également les miens, Michel Balat, qui dans les vingt dernières années a apporté à Oury tout un continent que Oury avait déjà commencé à explorer un peu grâce aux mathématiciens qui tournaient autour de Lacan, et notamment Rifflet, sur l'œuvre du sémioticien Charles Sanders Peirce. C'est Michel Balat¹² qui a fait sa thèse sur Freud, Peirce, et Lacan, je vous conseille de la lire, c'est grandiose, ça ouvre des

¹² Balat, M., *Des fondements sémiotiques de la psychanalyse : Peirce après Freud et Lacan*, L'Harmattan, Paris, 2000 ; *Sémiotique, logique et éveil de coma*, L'Harmattan, Paris, 2001.

perspectives inédites ! Michel Balat a enseigné à Perpignan dans une faculté aux côtés d'un professeur, Gérard Deledalle (1921-2003)¹³, qui était un type génial. C'est lui qui avait traduit les premiers écrits de Peirce en français, dans les années 75-76, parus au Seuil en 78, dans la collection dirigée par Lacan à l'époque. Je vous recommande aussi de lire cet ouvrage : *Écrits sur le signe* de Charles Sanders Peirce. Michel Balat a beaucoup étudié ces écrits de Charles Sanders Peirce, dont la conception de la sémiotique est absolument remarquable ; c'est le travail de toute une vie ; il a écrit plusieurs dizaines de milliers de pages qui ne sont pas encore traduites en français ; il était né en 1839, et est mort en 1914, vous voyez ça date de vieux, mais c'est un très grand épistémologue et logicien, fondateur du pragmatisme avant que Williams James ne le lui emprunte et qu'il invente donc le « pragmaticisme » pour se différencier de son collègue et ami. On aurait pu rêver d'une rencontre entre Peirce et Freud, qui aurait pu avoir lieu, puisque James, quelques mois avant sa mort était aux conférences de Freud à la Clark University (1909), Peirce aurait également pu y être !... Michel Balat a repris les concepts peirciens dans ses propres textes, et cela a beaucoup d'intérêt pour nous, aussi bien pour ceux qui s'intéressent à la psychanalyse pur sucre, que ceux qui s'intéressent à la psychothérapie institutionnelle, et notamment toute cette question discutée très souvent avec Jean Oury autour de la « feuille d'assertion », qui est une proposition épistémologique tout à fait intéressante pour étayer le concept de « collectif » de Jean Oury, cette machine abstraite qui structure la loi du groupe. Mais aussi tout ce qui tourne autour des catégories de l'iconique et de l'indiciaire qui éclaire la psychopathologie de l'autisme et de la psychose. Je précise que Michel Balat travaille également depuis plus de vingt ans, dans une clinique neurologique en charge des éveils de coma, fondée par Edwige Richer avec l'aide de François Cohadon, à Château Rozé près de Bordeaux, où les pratiques s'inspirent et inspirent la psychothérapie institutionnelle.

Un autre analysant de Tosquelles, à mi-chemin entre Paris et Barcelone, Fernando Vicente, qui organise d'ailleurs avec Michel Balat l'anniversaire des vingt ans de la mort de Tosquelles à Elne, entretient depuis très longtemps un lien amical avec Jean Oury.

Voilà, donc vous voyez que tous ces amis, il me semble que ça participe beaucoup à la définition du paysage d'Oury, à son « arrière pays » comme disait Yves Bonnefoy, cet arrière-pays sur lequel il s'appuyait, et avec lequel tous ces amis comptaient, parce qu'évidemment il a fait se rassembler tous ces gens-là. Quand on évoque ses amis, on se doit d'évoquer aussi les références qu'il n'arrêtait pas de faire aux travaux des autres.

Quelques références

Alors évidemment je ne peux pas toutes vous les citer, mais il avait quelques marottes, bien sûr Kierkegaard, parce que c'est le philosophe de l'angoisse, de la mélancolie, et de l'humour. Mais pas seulement, il parlait souvent aussi d'un texte sur le travail, conjugué plus tard avec des articulations conceptuelles notamment avec Marx, alors ça paraît un peu surréaliste ça, mais les articulations faites par un professeur d'Aarhus au Danemark, Niels Egeback, qui pouvait articuler au niveau du travail à la fois Marx et Kierkegaard, ce qui pour Oury était tout à fait intéressant. Et puis du côté de la phénoménologie en général, il connaissait très bien la question ; il avait d'ailleurs proposé à Danielle Roulot¹⁴ d'écrire sa thèse sur « Phénoménologie et schizophrénie » ; c'est un travail vraiment grandiose, pour ceux qui sont intéressés par la phénoménologie, je les renvoie à cette somme. Mais Oury aimait aussi bien citer Heidegger, alors évidemment toujours avec cette ambiguïté autour d'Heidegger, soulevée par Hannah Arendt, qui a été sa principale élève, et qui a écrit des choses très intéressantes sur le plan philosophique, notamment par rapport à la question du génocide (la condition de l'homme moderne, les origines du totalitarisme), toutes ces choses-là. Il citait beaucoup Hei-

¹³ Deledalle, G., *Ecrits sur le signe de Charles Sanders Peirce*, Le Seuil, Paris, 1978.

¹⁴ Roulot, D., *Schizophrénie et langage, que veut dire le mot chapeau ?*, Erès, >Toulouse, 2004.

degger, dont il disait souvent que ce n'était pas parce qu'il avait dérapé que l'ensemble de sa pensée était à envoyer aux poubelles de l'histoire ; il était très intéressé par ses réflexions sur la temporalité, notamment « L'être et le temps » (Sein und Zeit, 1927) qui l'a inspiré pour son chapitre « temps et psychose ». Et puis deux philosophes qui ont beaucoup d'importance pour lui, un qui était un de ses amis, Henri Maldiney, qui est mort il n'y a pas très longtemps, à un âge canonique, qui a écrit des choses très intéressantes sur l'art, depuis sa position d'historien-philosophe de l'art, mais aussi sur les expériences qu'il avait pu faire quand il était stagiaire dans le service de Guyotat à Lyon, avec mon ami Salomon Resnik. Ils travaillaient ensemble sur la psychose, et il a écrit plusieurs ouvrages, dont un, « Regard, parole, espace¹⁵ » qui est absolument remarquable, parce qu'il contient, entre autres, un article qui est utilisé très souvent par Oury quand il essaie de préciser la question de l'ambiance et de la sous-jacence, un article sur le « moment pathique ». Maldiney était très ami avec Oury. Je me rappelle avoir organisé à Angers avec Salomon Resnik et l'association culturelle en santé mentale, une rencontre en 1999 : Comprendre la psychose : implications institutionnelles. Oury, Maldiney Resnik, Chaigneau, c'était vraiment une rencontre fameuse, dont le compte rendu est paru dans la revue psychothérapie psychanalytique de groupe¹⁶ grâce à l'aide de Jean Claude Rouchy. De plus, Maldiney reliait Oury à Schotte, puisque que Maldiney avait enseigné à ses débuts à Gand en Belgique. Un autre philosophe qu'il connaissait moins comme personne, mais qu'il citait souvent à une époque, c'est Emmanuel Lévinas, et tout ce qu'il évoquait avant tant de force autour des questions du respect, du visage, de la catégorie de l'autrui. Il a fait de longs développements à ce sujet dans son séminaire de Sainte-Anne, pour ceux qui y étaient, c'était lors des premiers sur « Espace, psychose, et transfert ».

Il y a aussi beaucoup de références à des psychanalystes qu'il aimait beaucoup, Freud, Lacan, Milner, Pankow... Freud, il en parlait très souvent, il revenait très souvent à Freud. Il aimait beaucoup chez Freud sa position d'hésitation épistémologique, le Freud de 1915, au moment de l'introduction au narcissisme, où il fout en l'air quelques uns de ses textes métapsychologiques qui étaient peut-être géniaux mais qu'il avait considéré comme insuffisants, ça, ça plaisait beaucoup à Oury, ce côté non fétichiste ! Pour Lacan, c'était une référence constante, mais pas du tout de manière admirative ou imitative, Oury, ce n'était pas le genre faux self lacanoïde ! Il s'agissait plutôt d'un appui sur la pensée de Lacan. Mais pas de concessions sous prétexte que c'était Lacan ! Il ne se cachait pas pour dire ce qu'il pensait de certains travers de Lacan, de certaines faiblesses, donc de temps en temps ça donnait lieu à des conflits, des gens quittaient le séminaire en claquant la porte ; j'ai vu des trucs comme ça, notamment au moment des frictions avec certaines écoles... bon voilà, ce n'était pas le genre démagogique, il disait ce qu'il avait à dire.

Il connaissait aussi très bien l'œuvre de Mélanie Klein et il avait beaucoup d'intérêt pour elle, pas tout Mélanie Klein, mais certains éléments, et tout particulièrement un concept qu'il aimait beaucoup, et notamment la reprise qui en avait été faite par Herbert Rosenfeld, l'identification projective ; je vous raconte ça en tant que psychiatre d'enfants, l'identification projective c'est un des concepts fondamentaux de la psychopathologie. Oury aimait beaucoup ce concept-là. Je renvoie à l'ouvrage de Rosenfeld¹⁷, « Impasse et interprétation », sur six cent pages, dans la collection du Fil rouge, aux PUF, c'est un livre assez essentiel pour ceux qui s'intéressent à la psychopathologie des psychoses. Oury avait aussi beaucoup travaillé la question de Bion¹⁸, sa recherche sur les petits groupes, puisque, me disait-il, il l'avait connu

¹⁵ Maldiney, H., *Regard, parole, espace*, L'âge d'homme, Lausanne, 1973.

¹⁶ Comprendre la psychose : implications institutionnelles, *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2001/1, N°36.

¹⁷ Rosenfeld, H., *Impasse et interprétation*, PUF, Paris, 1990.

¹⁸ Bion, W.R., (1961), *Recherches sur les petits groupes*, PUF, Paris, 2002.

par un premier article paru dans l'évolution psychiatrique¹⁹ parlant de Bion et de Rickmann, l'analyste de Bion, lui-même analysé par Mélanie Klein, rédigé par Lacan en 1946-47, faisant état de la psychiatrie de guerre anglaise et de la pensée conceptuelle de ces psychanalystes-psychiatres de guerre. Et Lacan en disait le plus grand bien. Tosquelles, lui aussi avait fait des expériences de groupe pendant la guerre d'Espagne qui lui ont beaucoup servi dans sa théorisation de la psychothérapie institutionnelle. Oury a parlé pendant très longtemps de cette histoire-là, et après, il l'a connu par le biais de Resnik, ami de Bion, qui a travaillé avec lui pendant très longtemps. Or Tosquelles avait proposé à Resnik de venir travailler à Saint Alban pour faire une jonction entre les courants kleinien et la psychothérapie institutionnelle ; pour Oury, les liens ont continué entre tous ces gens-là, et il les utilisait ces concepts pour pouvoir explorer les phénomènes qui se passaient dans les groupes.

Évidemment, on pourrait passer toute la soirée à ça parce que ses citations sont infinies, je ne connais pas le dixième des gens qu'il connaissait sur le plan des apports conceptuels, des anthropologues, des musiciens, des philosophes, etc., c'est absolument considérable tout ce champ qu'il a pu explorer, avec sa mémoire encyclopédique, et à chaque fois de façon intéressante pour enrichir sa propre théorisation. J'utiliserai un concept exhumé par Tosquelles chez Dupréel, un sociologue belge, celui de rapports complémentaires, utilisé pour décrire les nécessaires complémentarités autour du malade mental pour lui procurer une fonction phorique suffisante, mais je l'utiliserai ici pour parler de la manière dont Oury fonctionnait sur le plan de la pensée, c'était en permanence quelqu'un qui était capable de développer une pensée, certes, très personnelle, mais en rapports complémentaires avec tous ces gens cités, et c'était d'ailleurs toujours frappant de voir qu'il était d'une loyauté absolue vis à vis des auteurs évoqués, c'est-à-dire qu'à chaque fois qu'il parlait d'un concept qu'il avait trouvé chez quelqu'un, on avait droit évidemment à la citation, à la référence, à la date de l'article, etc., et on pouvait s'y référer, je n'ai jamais vu chez lui, ce qu'on voit trop souvent, de vols de la pensée, comme diraient les aliénistes. Chez Oury ce défaut là n'existait pas, au contraire, c'était vraiment comme s'il renvoyait tout le temps à la nécessité d'aller se faire soi-même son point de vue chez l'auteur dont il parlait ; ça, c'est quand même rare ! Tout cela l'a conduit à écrire lui-même un grand nombre de livres qui sont essentiels pour qui veut connaître son œuvre.

Ses principaux livres

1976, *Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle*, chez Payot, ça c'est une base conceptuelle tout à fait intéressante, réédité chez Champ social ;

1978 avec Pierre Babin et Jean-Pierre Lebrun, *Il, donc*, c'est une sorte de petit roman surréaliste sur « qu'est-ce que je fous là ? », c'est un peu son histoire, résumée, mais c'est bien plus qu'une histoire, c'est une ouverture, un peu comme les ouvertures des opéras de Mozart ou de Verdi, on a tous les thèmes qui vont nous être donnés à entendre au cours de l'opéra, eh bien là, on a la plupart des thèmes qui vont nous être proposés au cours de la vie de Jean Oury ; c'est reparu au Champ social

1980, *Onze heures du soir à La Borde* ; paru chez Galilée

1985, avec Tosquelles et Guattari, *Pratique de l'institutionnel et politique*, très intéressante mise au point sur les idéologies et les idéalizations ; paru chez Matrice

1986, *Le Collectif*, Séminaire de Sainte Anne de 1984-1985 ; paru au Scarabée puis réédité au Champ social

1989, le séminaire fait à la demande de Ginette Michaud, à Paris, *Création et schizophrénie*, sur l'art, ça c'est une dimension que je n'ai pas encore évoquée mais je pourrais pas tout évoquer ce soir, toute la question de l'art brut pour lequel il était en lien évidemment avec Dubuffet, à travers un certain nombre d'échanges autour d'Aimable Jayet, d'Auguste Forestier,

¹⁹ Lacan, J., La psychiatrie anglaise et la guerre, *L'évolution psychiatrique*, 1947, fascicule III.

d'Aloïse Corbaz, et bien d'autres. Christophe Boulanger, qui est ici, organise avec Savine Faupin, une exposition au LAM, l'Autre de l'art, qui est remarquable. C'est d'une certaine manière rendre un hommage appuyé à Jean Oury, qui était tellement intéressé par cette question-là, quand il est arrivé à Saint Alban, ça a tout de suite pris une place dans les liens transférentiels avec Jayet..., paru chez Galilée

1992, *L'aliénation*, le séminaire de Sainte Anne, paru chez Galilée

1996-1997, *Les séminaires de La Borde*, qui sortent dont en 1998, et ça c'est intéressant pour avoir une idée d'un séminaire qu'il fait toutes les semaines à La Borde ; il m'avait dit il y a trente mille pages à éditer... paru au Champ social

2003, *À quelle heure passe le train ?* avec Marie Depussé, c'est une sorte de dialogue socratique avec Marie Depussé, dans lequel vraiment on trouve des pépites de sa pensée qui sont absolument remarquables ; paru chez Calmann Lévy

2004 *Préfaces*, un bouquin un peu inattendu qui sort, ce sont toutes les préfaces qu'il a écrites aux éditions Le Pli ;

2012, je ne cite pas tous les séminaires mais je me permets d'insister auprès de vous, c'est le séminaire sur *hiérarchie et sous-jacence*, qui est en souscription, et il faudrait quand même que ça sorte ce bouquin, c'est trop dommage. Il suffit de quelques dizaines de souscriptions pour sortir rapidement ce séminaire ;

2012, un entretien avec Patrick Faugeras qui s'appelle *Préalables à toute clinique des psychoses*, une sorte de dialogue très réussi avec Patrick Faugeras. C'est probablement le dernier hommage auquel il a participé d'une telle façon. C'est paru chez Erès

Quelques concepts

Je voulais évoquer quelques concepts intéressants produits par Oury, car il me semble qu'il nous a appris des choses fondamentales. Certains peuvent paraître obsolètes aujourd'hui à quelques esprits chagrins, comme par exemple celui de « club thérapeutique », mais à mon avis il ne faut pas se méprendre, c'est tout sauf obsolète, ça a un intérêt considérable. C'est une question qu'il a reprise à François Tosquelles qui avait fait un rapport au congrès de Croix Marine à Pau en 1952 sur les clubs thérapeutiques, et qui allait lui permettre d'influencer les gens du ministère, pour qu'un arrêté sur les clubs thérapeutiques sorte le 4 février 1958, signé, excusez du peu, par Félix Houphouët-Boigny. Ce texte va permettre de fonder les clubs thérapeutiques. Eh bien, désolé, mais il vaut peut-être mieux faire fonctionner un club thérapeutique dans des conditions humainement acceptables que de laisser les malades enfermés toute la journée dans des services de psychiatrie intensive... Je préfère les clubs thérapeutiques, mais évidemment, ce qu'on ne dit pas toujours, c'est que la création et le fonctionnement d'un club thérapeutique, ça demande un travail énorme de toute en équipe soignante. Il y a maintenant un bon nombre d'expériences, à la Borde bien sûr, mais je citais tout à l'heure Landerneau, avec Marie-Françoise Leroux et ses successeurs, je vous recommande également sur Angers les clubs thérapeutiques créés par Jacques Henry et Basile Kirkor, et développés de façon exemplaire par Daniel Denis, son équipe et leurs successeurs, et un certain nombre d'autres d'endroits, Reims avec Chemla, Caen avec Pascal Créte... C'est un concept formidable à l'aune du XXI^{ème} siècle, si on sait l'adapter aux conditions de possibilités actuelles en y associant des patients et des soignants sur le mode de l'association loi 1901, un modèle d'association citoyenne, car il n'y a pas des sous-citoyens malades mentaux pour lesquels on devrait signer parce qu'ils sont trop fous, il y a une association loi 1901 dans laquelle les uns et les autres sont membres en tant que citoyens, quand bien même ils sont des majeurs protégés. Je peux vous dire que ça a des effets considérables sur l'avenir des patients schizophrènes dans la cité ; ils ne sont pas dans l'asile en train de croupir, ils vivent en appui sur le club thérapeutique. Quand Oury va en faire un des chapitres importants de l'encyclopédie médico-chirurgicale pour dire que ça compte dans un service de psychiatrie, il

nous donne une leçon pratique de psychiatrie concrète, celle qui peut changer le destin des malades mentaux. Le club thérapeutique est un instrument de désaliénation.

Deuxième concept, l'aliénation, et mieux, la double aliénation, mais de quelles aliénations s'agit-il ? Intéressant comme sujet ça ? Il a fait un séminaire là-dessus, sur la double aliénation : aliénation psychopathologique et aliénation sociale. L'aliénation psychopathologique, dont l'aliénation psychotique est une forme fréquente en psychiatrie, concerne ce qu'il advient du sujet lorsqu'il est aux prises avec une maladie mentale. Par exemple, un patient psychotique délire pour s'autotrainer (Freud), mais son expression langagière s'est désarrimée du langage commun : il ne va pas s'aliéner dans le langage symbolique, au sens de Lacan. Donc son aliénation, paradoxalement, vient d'une non aliénation dans le langage, d'une autre manière, on peut dire qu'il n'est pas entré dans l'ordre symbolique ; mais on ne peut pas réduire ce patient psychotique à cette non aliénation dans le langage. Il est aussi le sujet d'un processus d'aliénation sociale, qui lui est exploré depuis longtemps ; quand Pinel dit que les malades qui sont en prison, n'y sont pas à leur place, en les libérant de leurs chaînes (1793), il travaille sur l'aliénation sociale, il dit à la société d'arrêter de les mettre dans les prisons, de plutôt les mettre dans des endroits où on va les soigner. Evidemment, Esquirol fait créer les asiles départementaux en 1838, dans lesquels se reproduisent les mêmes mécanismes que ceux de la société, mais en plus caricaturaux. Il va falloir attendre Freud qui élucide le phénomène du « transfert » dans la névrose, puis Tosquelles et Oury qui éclairent la pensée psychiatrique avec le concept de transfert multiréférentiel (Tosquelles) et de transfert dissocié (Oury), et avec l'aide de Bonnafé, vont inventer la psychiatrie de secteur pour élever l'institution au rang des dispositifs nécessaires à l'exercice d'une psychiatrie transférentielle. C'est à partir de ce dispositif que l'aliénation sociale va pouvoir trouver un début de réponse adéquate. Quand un patient se prend pour Napoléon, si on change de trottoir parce qu'il fait peur, c'est en raison de l'aliénation sociale, tandis que son type d'aliénation psychotique le fait délirer. Ce n'est pas du tout la même manière de traiter l'aliénation sociale et l'aliénation psychotique ; la psychanalyse nous apporte des choses formidables sur la compréhension de l'aliénation psychotique, ou de l'aliénation psycho-pathologique en général ; sur l'aliénation sociale, Oury fait la part belle à Marx, mais aussi Mauss, Gabriel Tarde, Chombart de Lauwe, etc., je n'ai pas le temps de développer tout ça, mais l'aliénation sociale vue par les anthropologues, il a mis le paquet là-dessus, et ça a beaucoup aidé un certain nombre de gens de la psychothérapie institutionnelle à ne pas se tromper d'objets à résoudre, d'énigmes à décrypter. Pour pouvoir dégager les conditions dans lesquelles une psychothérapie voire une psychothérapie institutionnelle peut se tenir, il faut avoir réfléchi à ces équations qui régissent la vie du patient, à sa famille et à tous ses partenaires. L'antipsychiatrie c'est la confusion des deux, la folie est due à la société. La psychanalyse pour tous, c'est l'oubli de l'aliénation sociale, tout le monde peut passer sur le divan.... La psychothérapie institutionnelle est une ligne qui permet de pouvoir distinguer les deux pour, non pas choisir son camp, mais jouer sur les deux aspects sans en négliger aucun. Voilà un des éléments de l'asymptote qu'il nous fixait pour pouvoir comprendre quelque chose à la personne psychotique. Alors vous voyez ce concept-là il me semble que ça vaut le coup de réfléchir à ça, parce que ça évite des confusions aujourd'hui qui sont absolument terribles, qui sont faites par les uns ou par les autres, notamment les politiques et leurs experts, et qui sont quand même dommageables au processus de prise en charge psychothérapeutique.

Autre élément sur lequel il insistait sans cesse également, la fonction d'accueil. La fonction d'accueil, ce ne sont pas des hôtesse d'accueil dans la salle d'attente, c'est une fonction qui doit habiter les personnes qui vont prendre en charge un patient qui a besoin de l'être ; c'est une prémisses logique de la question de la relation transférentielle. Je suis très attaché à la métaphore « saint-exupéryesque » du transfert, la relation d'appropriation du petit prince et du renard ; or on voit bien que le transfert va s'enraciner dans l'accueil qui est réservé à sa pré-

sence en tant que sujet. Alors là, d'un seul coup, vous vous rappelez ce que je vous ai dit sur Oury capable de foutre un type hors de son bureau parce qu'il avait fait des trucs qu'il jugeait inacceptables, eh bien, pour lui c'est une partie de la fonction d'accueil qui est ainsi mise en forme, et ce sujet-là, son transfert s'inaugure à partir de ce moment-là. Bien sûr la fonction d'accueil est beaucoup plus souvent exercée dans la douceur et la chaleur humaine puisqu'elle concerne des patients qui sont pris dans un processus de glaciation (Resnik²⁰).

Oury apporte quelque chose de très intéressant, qu'il a beaucoup discuté avant avec Tosquelles, la question du transfert multi-référentiel, qui va amener Tosquelles à proposer la notion de contre transfert institutionnel, une notion pas très facile à manier, puis de constellation transférentielle, et Oury, allant plus loin que Tosquelles sur la question du transfert multi référentiel, non pas à la manière de Tosquelles se penchant sur quels sont les effets du transfert du schizophrène sur la constellation de ceux qui l'accueillent, et c'est pour ça qu'il parlait de transfert multi référentiel, mais en inférant les qualités du transfert projeté par le schizophrène. Oury prend ça du point de vue du phénomène d'abord, et puis éclairé par les travaux historiques de Bleuler, ensuite, il propose de reprendre pour qualifier la forme du transfert que le schizophrène instaure sur le monde, la dissociation bleulérienne. Le schizophrène construit le monde avec une marque de dissociation qui est en permanence en train de traverser sa relation avec les différentes rencontres qu'il fait, et c'est ce qui caractérise sa forme de rapport au monde. Donc il propose le concept de transfert dissocié, et d'un seul coup ça donne évidemment à la question de la constellation transférentielle une existence psychopathologique et une consistance institutionnelle qui est tout à fait considérable. De multiples exemples donnés par Oury de constellations transférentielles à La Borde, qui sont pour ceux qui les ont entendus, inégalables. C'est ce qu'il appelle parfois aussi la généralisation du principe de Stanton et Schwarz, rapportée par Racamier²¹ dans son fameux « *Psychanalyste sans divan* ». Une fois qu'on a entendu une histoire de constellation transférentielle racontée par Oury, on a compris le transfert dissocié, et également quelle maladie infantile institutionnelle il faut dépasser pour prétendre accueillir le schizophrène, l'autiste, et pouvoir les aider dans leur trajectoire. Alors voilà vraiment un élément très important parce que vous vous souvenez sûrement que, dans les équipes dans lesquelles vous travaillez, de temps en temps apparaissent des clivages, des scissions, des oppositions, des groupes hystériques, paranoïaques ou autres. Tous les gens qui sont ici ont travaillé dans des équipes, et vous avez tous rencontré des choses comme ça, eh bien, pour Oury cette maladie infantile de l'institution est en rapport avec le transfert dissocié, et moi je me suis beaucoup appuyé là-dessus pour essayer de définir ce qu'on pourrait appeler les transferts autistique et psychotique, avec les références à la prévalence de l'identification adhésive pathologique pour la première et à l'identité projective pathologique pour la seconde. Donc toute cette question du transfert dissocié et de son articulation institutionnelle avec la question de la constellation transférentielle est fondamentale, et je ne vois pas comment aujourd'hui on pourrait continuer à réfléchir dans les équipes soignantes sans se servir des outils proposés par Oury.

Et puis il disait un certain nombre d'autres choses que je vais passer rapidement en revue. Si vous voulez travailler dans un service, dans une équipe, il ne faut pas vous pointer avec le manuel du parfait psychothérapeute institutionnel, et commencer à faire comme vous, vous pensez qu'il faut faire : il va falloir faire d'abord quelque chose d'essentiel, que j'ai réappris d'ailleurs avec l'observation d'Esther Bick, c'est que vous vous mettez là, avec votre question éthique et épistémologique en tête, « qu'est-ce que je fous là ? », et puis vous observez ce qui se passe, pas comme un espèce de malotrus qui regarde et qui n'en a rien foutre des autres, ou qui observe les phénomènes comme s'il s'agissait de rats de laboratoires !, non, vous observez, mais vous y êtes, avec l'épaisseur de votre présence, c'est facile ça pour moi !, -lui, il

²⁰ Resnik, S., *Temps des glaciations, voyage dans le monde de la folie*, Erès, Toulouse, 1999.

²¹ Racamier, PC., *Le psychanalyste sans divan*, Payot, Paris, 1970.

était quand même amaigri-, avec votre présence consistante dans le monde dans lequel vous tombez ; et il disait dans son texte de l'EMC²², en cultivant le respect de l'historicité, qu'est-ce que ça veut dire ?, historicité, ça veut dire qu'avant de faire quoi que ce soit qui risquerait de changer le milieu dans lequel vous êtes, -et quelque fois ça va prendre des années-, vous observez ce qui se passe, et en fonction de ce que vous aurez appris des autres, et de ce qui se passe dans cet endroit-là, alors vous n'allez pas commencer à dire ce qu'il faut changer en tant qu'expert, mais vous allez envisager de changer quelque chose ensemble, et le concept qui vient à la rescousse à ce moment-là c'est celui de collectif.

Le concept de collectif est un concept intéressant, parce qu'il ne représente pas le groupe de toutes les personnes du service, car comme vous le constatez souvent dans vos équipes, il y a un certain nombre de gens qui ont envie que ça change dans un certain sens, et puis d'autres, qui ont envie que ça ne change surtout pas, et surtout pas dans ce sens-là ; ils sont là comme ils seraient dans une usine de conserves ou je ne sais pas quoi, et ils n'en ont pas grand chose à foutre de ce qui s'y passe, et d'ailleurs, si vous avez observé ce qui se passe, vous avez aussi bénéficié de leur apport entropique. Ce sont ceux que Oury appelait les « ça va de soi » pour les opposer aux « ça ne va pas de soi ». Si vous pensez que vous allez pouvoir faire changer uniquement avec les gens qui sont dans l'initiative, etc., eh ben, vous allez vous planter, parce que, en fait, ça va,-Tosquelles disait « augmenter au carré la résistance que chacun a vis à vis de la psychothérapie individuelle »-, donc il va falloir mettre en place un système dans lequel les points de vue des uns et des autres sont présents, et constituent un collectif, ce qu'il appelle la machine abstraite qui permet de fabriquer la loi du groupe. Tous ces paramètres, le respect de l'historicité, la fonction d'accueil, le collectif, vont permettre de stabiliser la permanence des institutions ; pour « continuer d'exister » (Winnicott), il faut que les institutions fonctionnent ; s'il y a toujours une réunion le lundi matin, je sais que je peux parler de mes difficultés avec tel patient ; sinon je ne sais jamais quand je peux en parler et j'ai du mal à m'y appuyer par anticipation lorsque je traverse des situations difficiles. Si d'un seul coup le médecin décide que les réunions du lundi matin, ça sera selon ses humeurs, eh bien, les gens ne peuvent plus compter sur lui parce que s'il n'est pas content, il n'y a pas de réunion ; si par contre le collectif assure la réunion le lundi matin, c'est-à-dire que, même quand le médecin est retenu ailleurs, elle a lieu, et qu'il y a des gens qui font que ça marche, eh bien, ça, ça devient une institution, donc le collectif va pouvoir se nourrir. Mais attention lorsque les raisons qui président à cette permanence se vident de sens. Il ne faut pas fétichiser le lundi-matin-en-soi. Il faut pouvoir en changer l'occurrence si les conditions y obligent. Et Oury ajoute le « remaniement incessant des structures soignantes » à la permanence des institutions, pour ne pas tomber dans les mécanismes de fétichisation. Il y a des dispositifs qui marchent tant que c'est utile, mais quand ça ne l'est plus, ce n'est pas la peine de continuer à le faire marcher, donc il vaut mieux arrêter et faire autrement. Sinon le risque d'entropie est maximal.

Là encore c'est la vivance émotionnelle, la vivance de la pensée, dimension très winnicottienne qui compte dans la psychothérapie institutionnelle. Tous ces thèmes-là font que notre ami Oury avait beaucoup d'importance pour nous aider à penser les institutions, et qu'il en conservera la fonction, même *in absentia*.

Je ne vais pas avoir le temps de développer un concept auquel il était très attaché, celui de pathoplastie, qu'il avait repris à la neurophysiologie : le milieu crée des choses qui n'ont rien à voir avec la pathologie des gens qui y viennent, l'hospitalisme par exemple, exemple formidable de pathoplastie ; vous mettez un bébé qui vient de perdre ses parents dans un foyer d'accueil dans lequel les gens qui en ont la charge changent tout le temps et le bébé n'a jamais une nourrice avec laquelle il peut construire quelque chose, ça fabrique de l'hospitalisme, et donc de la pathoplastie.

²² Réédité dans *Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle*, op.cit.

Ce concept de pathoplastie était fait pour comprendre l'influence du milieu sur le développement et sur la pathologie des gens, et il reste un concept éminemment utile pour la psychothérapie institutionnelle : dans les dispositifs que nous créons, comment vont-ils avoir des effets délétères sur le patient qu'on prétend soigner ? Ça, c'est une grande question pour nous, dans un monde technocratique dans lequel on nous dit sans cesse de créer de nouveaux instruments, qui seraient bons parce qu'ils sont nouveaux ! : les centres ressources, et des tas de choses comme ça, ça va être mieux pour les patients ? Pas sûr ! quand on regarde bien ; donc il faut veiller à tous ces trucs-là pour faire en sorte que ça ne se pervertisse pas, et que ça ne fasse pas le pire de ce qu'on prétendait éviter ; le concept de pathoplastie pour Oury a une extrême importance. Il était capable de se mettre en colère pour ces choses là, la chronicité confondue avec la sédimentation, le gâtisme des malades mentaux maintenus dans la sédimentation, la violence institutionnelle qui fait tellement débat aujourd'hui.

La « fonction moins un » aussi, sur laquelle il avait beaucoup écrit, qui permettait de répondre à la question que posent souvent les gens : est-ce que c'est mieux qu'il y ait un psychanalyste extérieur à l'équipe ? ça dépend de tellement de choses qu'il n'y a pas de réponse standard. Il a inventé cette notion en appui sur Lacan. Ce qui compte, c'est qu'il y ait une personne qui soit capable d'exercer la « fonction moins un » dans un groupe. C'est une question qui a été débattue cet après-midi même dans le service : est-ce qu'on fait venir des psychothérapeutes de l'extérieur... ou est-ce qu'on se satisfait de ceux qu'il y a dans le service ? Il n'y a pas de réponse monolithique à cette question qu'il faut étudier en fonction de la demande de supervision des soignants ; il n'y a pas de règle pré-établie, et pour nous aider à le penser, il y a cette réponse de Oury qui me semble pertinente : il faut trouver quelqu'un qui puisse exercer la « fonction moins un ».

Le nombre de concepts mis au jour par Oury est considérable, et je n'aurais pas assez d'une soirée pour en dresser la liste. Mais je me réserve pour continuer ce travail de remémoration...

En conclusion, je voulais vous proposer une sorte de petit portrait d'Oury.

Oury ce sont les trois temps logiques de Lacan : *l'instant de voir*, avec son œil bleu gris, son regard, un regard incarnant l'instant de voir ; *le temps pour comprendre*, il était tout à fait capable quand il était dans de bonnes conditions, de voir très vite ce qui se passait, il le disait d'ailleurs pour le diagnostic, « si vous n'êtes pas foutu de faire un diagnostic en voyant arriver le type dans votre bureau, vaut mieux faire un autre métier », bon, il était un peu sévère, parce qu'on est un certain nombre à ne pas être aussi bons que lui en psychiatrie, d'accord, donc il constituait un appui certain pour donner le temps et les éléments conceptuels pour comprendre, il aidait beaucoup les gens à comprendre ce qui se passait, mais sans précipitation, à la manière dont l'aigle tournoie dans le ciel pour surveiller sa proie, et puis, lorsqu'il fallait décider, ce n'était pas le genre de type à se dérober quand était venu *le moment de conclure*. D'ailleurs un de ses séminaires de Sainte Anne porte sur « la décision ». Tout cela est important dans la rencontre, ces trois temps logiques, et lui était tout à fait au point pour nous aider à fonctionner avec ces repères.

Sur le plan de l'amitié, de sa manière d'être au monde avec les autres, on pourrait dire qu'il allait de la grâce le plus souvent, à la colère, parfois. A certains moments c'était un type vraiment qui ravissait les psychomotriciens, il était capable d'une grâce dans le déplacement, je ne parle pas seulement de la grâce corporelle, mais de la grâce psychique, de l'élégance de la pensée, de sa délicatesse dans le maniement des concepts, des idées, dans la relation, dans l'être avec, de son humour ; et puis, à d'autres moments, il se foutait dans des rognés... bon, valait mieux pas être là, donc il y avait ça aussi dans ce personnage, une fonction que les szondiens appellent le vecteur paroxysmal, épileptique +, il était capable de se foutre dans une colère épileptique incroyable, et ce qui était marrant, c'est que souvent ça avait des effets d'interprétation sur le groupe et/ou sur telle personne.

Du côté philosophique, c'est un héritier de Marx, du Marx philosophe de l'action, qui avait dit « jusqu'à présent les philosophes nous ont aidé à comprendre le monde, maintenant il est temps qu'ils nous aident à le transformer ». Je pense que ça s'applique parfaitement bien à Jean Oury, comme philosophe de l'action, c'est-à-dire que ce n'est pas un psychanalyste qui réfléchit dans son cabinet et qui pense le monde, il y a des gens très forts pour faire ça ; mais lui c'était un philosophe de l'action, c'est-à-dire qu'il était capable de pouvoir faire ce travail de réflexion approfondie mais en même temps, il nous aidait à transformer le monde, et je crois que quand il a eu Tosquelles une dernière fois au téléphone, c'est véritablement ce dont il l'a assuré. J'étais présent dans ce groupe de Barcelone dans lequel Oury, Marie-Françoise Leroux, Fernando Vicente, Ramon Villela, Horace Torrubia, au début septembre 1994, étions réunis pour essayer de voir comment réfléchir à la question de la psychothérapie institutionnelle en Catalogne, à la demande des autorités sanitaires de Catalogne, assez favorables à une transformation de la région sur le mode de la psychothérapie institutionnelle, ça n'a pas duré très longtemps d'ailleurs. Toujours est-il que Tosquelles était hospitalisé à Agen en Cardiologie, et donc Oury lui a téléphoné avec nous tous présents autour de lui, pour savoir comment il allait, lui transmettre nos amitiés, et c'était quelques jours avant qu'il meure, puisque vous savez qu'il est mort le 25 septembre 94. Tosquelles a dit à Oury qui nous transmettait au fur et à mesure avec beaucoup d'émotions, parce qu'Oury avait bien compris que Tosquelles allait mourir bientôt, Tosquelles a dit « ce trouc-là, la psychothérapie institutionnelle, il faut que ça continue ».

C'étaient les dernières paroles de Tosquelles à Oury... ce groupe auquel j'étais présent, eh bien, je pense qu'on pourrait entendre Oury nous dire à nous tous, à peu près la même chose : « ce trouc-là, la psychothérapie institutionnelle, il faut que ça continue »

Merci de votre présence et de votre attention